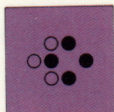


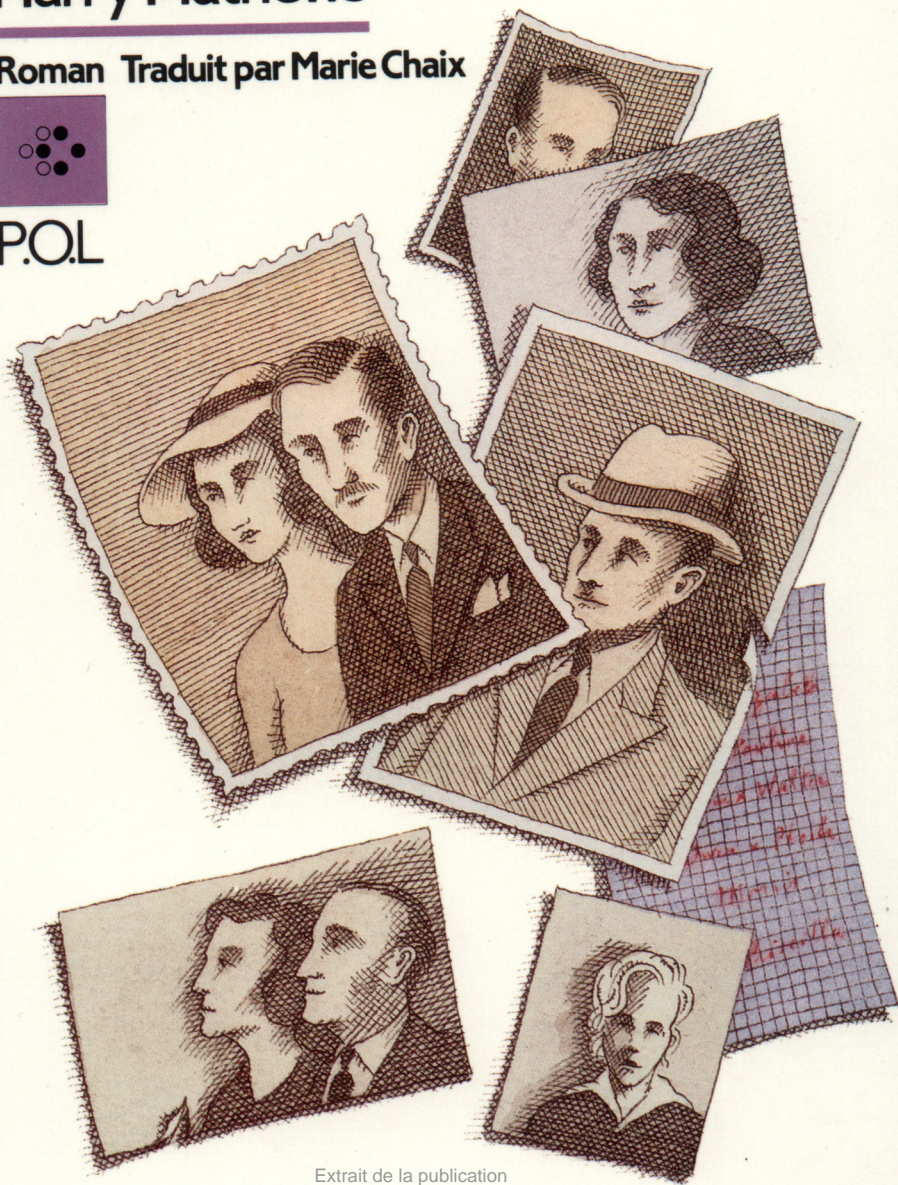
Cigarettes

Harry Mathews

Roman Traduit par Marie Chaix



P.O.L



Cigarettes

DU MÊME AUTEUR

CONVERSIONS, roman traduit de l'américain par Claude Portail, Gallimard, 1969.

LES VERTS CHAMPS DE MOUTARDE DE L'AFGHANISTAN, roman traduit de l'américain par Georges Perec, Denoël, *Les Lettres nouvelles*, 1974.

SIX POÈMES, traduits de l'américain par Georges Perec, in « Vingt poètes américains », Gallimard, 1980.

LE NAUFRAGE DU STADE ODRADEK, roman traduit de l'américain par Georges Perec, Hachette / P.O.L, 1981.

PLAISIRS SINGULIERS, traduit de l'américain par Marie Chaix, P.O.L, 1983.

LE VERGER, P.O.L, 1986.

Harry Mathews

Cigarettes

roman

*Traduit de l'américain par Marie Chaix
avec le concours de l'auteur*

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1988
ISBN : 2-86744-129-3

A la mémoire de Georges Perec

| | |
|---------------------------|-----|
| Allan et Elizabeth | 11 |
| Oliver et Elizabeth | 26 |
| Oliver et Pauline | 42 |
| Owen et Phoebe (1) | 56 |
| Owen et Phoebe (2) | 95 |
| Allan et Owen | 139 |
| Lewis et Morris | 165 |
| Lewis et Walter | 191 |
| Louisa et Lewis | 209 |
| Irene et Walter | 225 |
| Priscilla et Walter | 242 |
| Irene et Morris | 261 |
| Pauline et Maud | 274 |
| Maud et Priscilla | 286 |
| Maud et Elizabeth | 299 |

« Permettez-moi de vous conter là-dessus une histoire », dit le linot.

« Est-ce que l'histoire me concerne ? demanda le rat d'eau. Si oui, je veux bien l'écouter, car j'aime beaucoup la fiction. »

Oscar Wilde, *L'ami dévoué*

Allan et Elizabeth

Juillet 1963

« “Je suppose que vous désirez une explication” : Que veut-il dire par là ? Il n’explique rien. »

La maison à pignon nous surplombait tel un busard empaillé en plein vol. Les gens continuaient d’arriver. A travers la haie de lilas parvenait le bruissement du gravier doucement écrasé par les pneus, ainsi que les faisceaux des phares balayant l’espace derrière nous et illuminant au passage le pâle massif de cornouillers du Japon, devant lequel un homme, en smoking blanc, examinait la lettre d’Allan en s’aidant d’un stylo-lampe.

Il fit passer la lettre de main en main. Profitant de l’éventail lumineux décrit par des phares, je lus à mon tour : « ... l’état dans lequel j’étais... vous voyant à peine tandis qu’on me sortait... obscurité, lumière aveuglante... incapable de piper. » Moi aussi j’étais déconcerté. Même ébloui par Elizabeth, Allan ressemblait-il à celui qui avait écrit ces mots ?

Je voulais comprendre. Un jour, j'écrirais un livre sur ces gens. Je voulais toute l'histoire.

Après une absence de plusieurs années, Elizabeth, ce jour-là, était revenue dans notre ville. Peu après minuit, elle se rendit au Casino, comme on appelait maintenant la dernière maison de jeux privée. Allan en parlait. Pour avoir trop bu et s'être lancé dans une discussion bruyante, il était en train de se faire poliment vider — on "le sortait". Dans le hall rutilant de lumière, il croisa Elizabeth. A la porte, on lui dit : « La prochaine fois, s'il vous plaît, Monsieur Ludlam, ne vous emballez pas comme ça. Et soyez prudent sur la route.

— Merci. Mais, qui est donc cette femme ?

— Pas la moindre idée. »

Dehors, la nuit était chaude et criblée d'étoiles. Allan se mit en route pour rentrer chez lui et s'arrêta en chemin au Spa City Diner. Maud devait dormir depuis longtemps.

Il but deux tasses de café en bavardant avec des clients attardés. Il aurait aimé pouvoir se représenter Elizabeth exactement. (Il revoyait la blancheur diaphane de sa robe, la nuée flamboyante de sa chevelure.) Il savait qu'elle l'avait vu ; qu'elle l'ait regardé comme si de rien n'était, cela le chiffonnait.

Si Allan n'était pas un sage, il était astucieux et fier de l'être. Il méprisait le monde et lui-même. Récemment, il s'était montré généreux à mon égard, quand peu d'autres l'avaient fait. Mon meilleur ami était mort et de cruels racontars m'en rendaient responsable. « Tu as de la chance, me dit Allan, d'apprendre jeune quels salauds sont les gens. Tous les gens, ajouta-t-il, moi y compris. » Il voulait dire que me traiter en ami ne prouvait pas qu'il était meilleur que les autres, seulement moins borné. Il dénigrait sa propre droiture.

Sur le chemin du retour, dépassant l'hôtel Adelphi, il aperçut une silhouette aux cheveux rouges, vêtue de blanc, qui passait sous la véranda peu éclairée. Il freina. Il lui fallut peut-être une minute pour se souvenir qu'il était un notable dans ces quartiers, qu'il s'était déjà compromis aujourd'hui et qu'il était toujours ivre. Il gara sa voiture et entra dans l'hôtel. De service cette nuit-là, il trouva Wally, qui le connaissait depuis trente ans. Était-il trop tard pour un dernier verre ? « Montez la garde, dit Wally, j'en ai pour une minute. »

Le hall de l'hôtel était vide. Allan passa derrière le comptoir ; sur le registre ouvert, il put vérifier les arrivées de ce premier juillet. Un nom connu l'arrêta : Elizabeth H., la femme du portrait que Maud venait juste d'acheter. Il l'avait rencontrée une ou deux fois, longtemps auparavant. Et si c'était elle, la femme du Casino ? Peut-être l'avait-il reconnue inconsciemment, ce qui expliquerait l'effet qu'elle avait produit sur lui. Entendant le pas de Wally, il retint le numéro de sa chambre.

Le temps de déguster son whisky-soda, puis Allan dit qu'il allait aux toilettes. Une fois hors de portée, il pénétra dans l'atmosphère aux reflets de miel de l'escalier feutré. Au deuxième étage, il tourna à droite, sans aucune idée en tête.

Derrière une cloison, une canalisation émettait un couinement spasmodique. Ou plutôt, pensa Allan, une souris devait être coincée entre deux vieilles poutres — le son lui semblait très animal. Il compta les numéros des portes jusqu'à celle d'Elizabeth.

Le couinement venait de derrière cette porte. Il pressa l'oreille contre le bois. La voix n'était pas celle d'une souris. Allan mit un genou en terre pour ajuster son œil au trou de la serrure : *Yale*. Les quatre côtés de la porte étaient bien calés dans leurs chambranles.

La voix haut perchée continuait son chant vacillant,

l'agaçant comme un klaxon bloqué. Il essaya les portes des chambres voisines. Celle de droite s'ouvrit et il entra dans une pièce sombre où la lumière, venant de la rue, révélait un lit vide. L'ayant traversée, Allan leva la fenêtre et se pencha. Un rebord, large d'un pied, courait à hauteur de plancher le long du bâtiment. De la fenêtre à sa gauche, émanait une faible lueur. S'agrippant au cadre de la fenêtre, Allan posa les deux pieds sur le rebord puis se glissa jusqu'à la lueur. Éclairées par derrière, des bergères bleues le regardaient, se pavanant dans la monotonie d'une forêt de saules, et les rideaux tirés ne laissaient au regard aucun espoir de fissure ; à nouveau, il entendit la voix qui poursuivait sa psalmodie flûtée. Quand la femme l'avait regardé dans le hall puis avait regardé ailleurs, du corsage déboutonné de sa robe un sein libre s'était échappé, qui, d'un geste doux, avait été remis en place. Il avait deviné sa nudité sous le coton blanc et le corselet d'une large ceinture bouclée de deux serpents dorés.

Il regarda la rue — tout le monde pouvait le voir — et commença à rebrousser chemin. En bas, Wally le salua de la main, tandis qu'il retournait à la nuit fébrile. Allan était si stupéfait que, si Maud s'était réveillée quand il rentra, il lui aurait raconté ce qui venait de lui arriver.

Dans sa lettre, Allan écrivait à Elizabeth : « Je continuais à me le demander, était-ce votre chambre ? Votre voix ? Qui était avec vous ? Qu'est-ce qu'il ou elle ou ils, exactement, te faisaient ? Je ne voulais pas de réponse, je te voulais, *toi*. Je me sentais "dépossédé". »

Trouver Elizabeth lui prit une semaine. Il avait beaucoup d'amis dans cette petite ville : certains lui dirent qu'ils la connaissaient ; l'un d'eux était invité à une fête où elle devait se rendre aussi. Allan y alla.

La fête avait lieu dans une grande maison de Clinton Street, à la périphérie de la ville. Allan désigna la femme du Casino de l'autre côté de la pelouse et son ami confirma son

pressentiment : c'était bien Elizabeth. Péremptoire, Allan refusa d'être présenté. Vingt minutes plus tard, il regrettait son refus. Il avait espéré attirer l'attention d'Elizabeth : elle n'avait pas eu un regard pour lui. Il se moqua de lui-même, il n'était qu'un bon à rien. Deux boissons sans eau le laissèrent plus désemparé que jamais.

Se détournant du bar surpeuplé, où il était allé se faire servir un troisième verre, Allan se trouva nez à nez avec Elizabeth qui attendait derrière lui. Il la regarda dans les yeux, de l'air le plus pénétrant qu'il put. Elle ne le reconnut pas. Rassuré qu'elle ne se souvint pas de son déshonneur, il était aussi découragé de n'avoir fait aucune impression sur elle. Il espérait, absurdement, qu'elle aurait remarqué immédiatement combien elle l'obsédait déjà. Elle sourit : « Vous avez l'air perdu.

— Je l'étais. C'est pour vous que je suis ici. » Sa belle assurance s'était envolée. Ce qui aurait pu paraître impertinent sonnait vrai.

Elizabeth glissa son bras sous le sien. « Raconte. »

Ils s'éloignèrent de la foule. Ne sachant quoi lui dire, Allan avoua qu'au moment où on l'expulsait du Casino, il l'avait aperçue : elle était dans un certain désordre. Elizabeth rit : « Au moins, vous, vous avez remarqué quelque chose. » L'embarras d'Allan l'attirait plus que les civilités habituelles. « Et maintenant ? »

Allan pensa à la voix de l'hôtel et rougit à nouveau. « Et si on allait dîner ? Au Casino ? Vous aiderez à ma réhabilitation.

— D'accord. Mais si on joue, vous devrez me fournir la mise. J'ai juste de quoi m'offrir la chambre, petit déjeuner compris. »

Au Casino, Allan réserva une table puis alla acheter pour cinq cents dollars de jetons, dont il donna la moitié à Elizabeth. Elle le remercia d'un baiser sur la joue. Ils

tombèrent d'accord pour la roulette.

Se penchant au-dessus des joueurs assis, Elizabeth joua tous ses jetons au premier tour : cent cinquante sur le noir, le reste sur le dix-sept. « Pure superstition, dit-elle, ça ne sort jamais. »

Quinze, impair, noir et manque, furent annoncés. « Pas passé loin, au moins », remarqua Elizabeth. Un homme céda sa place. Le croupier poussa devant elle cent cinquante dollars bien empilés.

Assis de l'autre côté de la table, Allan était légèrement irrité. Il décida d'ignorer le jeu d'Elizabeth et de se concentrer sur le sien. Avant de jouer, il emprunta à un voisin la liste des résultats précédents puis attendit six tours avant de s'y mettre. Allan aimait la roulette, qui mettait son sang-froid à l'épreuve : il se forçait à jouer à des intervalles déterminés à l'avance et sur des nombres choisis selon certaines fréquences. Il gagna très vite ce soir-là, avec un six en plein qui lui donna une avance de deux cents dollars. (Il jeta un regard aux jetons d'Elizabeth : mille, au moins.)

Il gagna encore deux cents dollars pendant la demi-heure suivante. Il avait plus que doublé sa mise et leur table les attendait : il était temps de s'arrêter. Un vieil homme était assis à la place d'Elizabeth.

« Compliments ! »

Il se retourna et son nez frôla des seins.

« Et vous ? »

— C'était terriblement excitant... Pas loin de deux mille, à un moment. Merde ! » Elle indiqua la roulette où la bille blanche allait achever sa course sur le dix-sept.

Allan sentit à nouveau l'irritation le gagner. Contre lui-même. Il savait qu'Elizabeth aurait joué de la même façon avec son propre argent ; et elle ne lui avait rien coûté puisqu'il s'était rattrapé avec son jeu à lui. Elle le regardait sans aucun remords, presque avec satisfaction. Gagner ou

perdre lui était indifférent et cela le rendait jaloux. Il détestait perdre. Il ne put s'empêcher de penser à Maud. Elizabeth commençait à lui faire peur.

Plus tard, elle lui disait, après l'avoir giflé violemment : « Espèce de salaud, arrête de te retenir ! » Elle avait une jambe accrochée derrière ses genoux et l'autre autour de ses hanches.

En amour aussi, Allan exerçait son sang-froid. Il prenait soin de plaire d'abord à sa partenaire. Elizabeth préférait l'abandon — pas de « à moi » ou de « à toi », certainement pas de « toi » et puis « moi ». Pour Allan, le plaisir de la femme garantissait le sien. C'était « toujours ça ».

Elizabeth l'épingla : « J'aime les choses que tu me fais, mais on ne va tout de même pas passer la nuit à se faire des politesses. C'est *toi* que je veux. » Il commença à expliquer. Elle rit : « Écoute, j'aime aussi être irrésistible. Laisse-moi conduire, un peu. »

Il ferait l'effort. Et l'effort ne fit que le décourager encore plus et ses intentions allaient se ratatinant. Elizabeth, comprenant ce qu'il éprouvait, commença à jouer avec lui comme avec un enfant. Après un moment, il avait presque oublié sa situation difficile et quand il fut entré dans le jeu, elle le gifla à nouveau, juste assez fort pour le provoquer et raffermir son désir. Il lâcha prise et continua de laisser aller, tandis qu'un gémissement aigu, étrange, familier, montait et lui emplissait la tête. Il s'oublia, il oublia tout, à part une intime, une insidieuse question : qui est en train d'écouter, ce soir ?

Le lendemain, il lui écrivit une lettre : « Je suppose que vous désirez une explication... » Il aurait dû déjà savoir qu'Elizabeth ne s'intéressait pas aux explications ; il aurait dû savoir qu'il n'avait rien à expliquer. Il avait éprouvé l'urgence de lui écrire, et l'avait fait, sans se douter que l'origine de son impulsion était ailleurs : dans ce qu'il avait

caché à Elizabeth (et il le regrettait) : son mariage avec Maud. Dans sa lettre, il n'en souffla mot, non plus, se disant qu'une femme comme Elizabeth s'en fichait de toute façon.

Celle-ci n'avait pas eu besoin d'Allan pour apprendre l'existence de Maud. Quand il la revit, il la trouva changée. Elle semblait s'intéresser plus à lui qu'à « eux », comme si elle avait accepté son rôle d'amante d'un homme marié. C'était en fin d'après-midi, deux jours après leur première rencontre. Quand Allan avoua Maud, Elizabeth insista pour qu'il parle d'elle. Une fois de plus, il se sentit dérouté. Il s'en voulait de ne pas avoir dit tout de suite qu'il était marié. Dès leur premier dialogue, il en avait réprimé l'envie. Que fallait-il dire, d'ailleurs ? « C'est pour vous que je suis ici, je suis le plus heureux des maris ? » Au dîner, il avait eu peur d'afficher son désir : avertir Elizabeth au sujet de Maud eût été, selon lui, aussi évident que de retirer son pantalon ; et puis, après, ça avait été trop tard.

En vingt-six ans de mariage, Allan avait pu être attiré par d'autres femmes. Jamais il n'avait aimé deux femmes en même temps. Il avait peur de les mélanger. En parlant de Maud à Elizabeth ou d'Elizabeth à Maud, il craignait d'en perdre une ou même les deux. Faire semblant d'avoir deux vies différentes sans relation l'une avec l'autre était pour lui, même dans sa tête, plus sûr. (Il était tout aussi troublé, et ça l'étonnait, par le portrait que Maud avait acheté — une Elizabeth en peinture attendait d'être accrochée à un mur de sa maison, choisie et payée par sa femme. Même si Allan, comme on dit, "faisait de l'argent", il avait toujours respecté celui de Maud qui croissait et multipliait superbement, garant de leur situation. Il n'aimait pas Maud pour son argent, et il ne l'avait jamais connue sans.)

Aux prises avec cette passion d'un nouveau genre, il n'arrivait pas à comprendre les gentillesse qu'avait manifestées Elizabeth lors de leur seconde rencontre. Elle lui était

Cigarettes est une affaire de passions.

S'y côtoient et s'entrecroisent les jalousies sexuelles, les déboires issus des chocs entre parents et enfants, les rivalités professionnelles, dans le monde des courses et dans celui de l'art, au début des années 60 à New York.

Treize personnages, sept femmes et six hommes, animent le récit. Au centre, la mystérieuse Elizabeth qui aime les chevaux, le jeu, les bains de boue et dont le portrait devient le nœud d'intrigues multiples.

Chacun des quinze chapitres dévoile un rapport intime — de famille, d'amitié, d'amour, de sexe et souvent d'argent — entre deux des personnages qui se déchirent et se réassemblent, impliquant le lecteur dans un jeu d'échecs plein de malentendus et de rebondissements, à la vie, à la maladie, à la mort.

Et les passions s'envolent en fumée...

Dessin de couverture : Pierre Le-Tan
Maquette : Jean-Pierre Reissner



9 782867 441295

ISBN : 2-86744-129-3
F10129-88-9

99 F

Extrait de la publication